

Présentation

François Peraldi

Volume 27, numéro 1, mars 1982

Psychanalyse et traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Peraldi, F. (1982). Présentation. *Meta*, 27(1), 125–128.

<https://doi.org/10.7202/003820ar>

IV

LECTURE PSYCHANALYTIQUE ET TRADUCTION DU TEXTE LITTÉRAIRE

PRÉSENTATION

Comment le psychanalyste, compte tenu de la théorie du langage et de la parole que sa pratique quotidienne l'amène à ré-élaborer sans cesse, lit-il un texte littéraire? Cette lecture constitue-t-elle une «traduction»? Si oui, en quoi consiste-t-elle et en quoi est-elle légitime? Enfin, en quoi les particularités de la lecture «psychanalytique», pour autant qu'elle existe, peuvent-elles orienter le travail du traducteur dans un sens légèrement différent de celui dans lequel il a été formé?

En fait les réponses que la littérature dite analytique fournit, sont fort diversifiées et tout à fait divergentes. Je distinguerai — pour situer les deux textes qui suivent — trois grandes directions qui n'épuisent pas les possibilités de réponse, loin de là.

Il y a des analystes qui, comme la Princesse Marie Bonaparte qui en constitue en quelque sorte le modèle, lisent en quête d'un sens caché, du sens secret comme si en disant ce qu'il a dit, l'auteur avait nécessairement voulu dire autre chose, et que cette autre chose serait retrouvable à la lecture de ses textes. Véritables traductions intralinguales, ces lectures ne visent pas à dire au sein de la même langue la même chose en d'autres termes, sur le mode de la paraphrase, mais à faire dire autre chose aux mêmes termes en fonction de ce que ces analystes nomment un sens symbolique. Et ce, dans une acception du mot «symbolique» qui est exactement l'envers de celle que nous avons adoptée ici lorsque nous parlons du Symbolique.

Marie Bonaparte s'est donc consacrée à la tâche de nous dévoiler le sens vrai, le sens ultime, inconscient — comme si l'inconscient était fait de sens — des contes extraordinaires d'Edgar Allan Poe.

Je ne puis résister à donner ici un exemple de sa «traduction». Il s'agit en l'occurrence des «Aventures d'Arthur Gordon Pym». Tentant d'échapper aux sauvages qui les poursuivent, Pym et Peters, les deux amis, découvrent sur la montagne où ils se sont réfugiés, une sorte d'abîme de granit noir qui leur semble être leur seule voie de salut. «C'était positivement un des endroits les plus singuliers du monde... L'abîme avait, de l'extrémité est à l'extrémité ouest à peu près cinq cents yards de long, en supposant toutes les sinuosités alignées bout à bout; la distance de l'est à l'ouest, en ligne droite, n'était guère de plus

de quarante à cinquante yards»... En haut, les parois écartées diffèrent, «l'une des surfaces étant en pierre de savon, l'autre de marne, mais granulée de je ne sais quelle substance métallique». Et Poe donne effectivement dans son récit une série de trois dessins qui représentent ce tunnel labyrinthique et contourné aux parois noires s'enfonçant dans une obscurité de plus en plus grande vers des orifices resserrés s'ouvrant sur des impasses recouvertes de marne.

Voici maintenant la «traduction» de ce passage que nous propose Marie Bonaparte : «Les sinuosités recourbées des abîmes noirs rappellent les courbures des intestins, de ces mêmes intestins dont le roi de l'île, Too-wit, se repaissait si avidement à Klock-Klock. L'exploration accomplie par les deux frères (tel est le «sens» que Marie Bonaparte donne à «deux amis») dans les entrailles noires de l'île, aux ruisseaux veinés de sang, serait donc un fantasme du corps maternel sur le mode anal, intestinal.»

Mais comme Marie Bonaparte était une analyste-traductrice honnête, elle nous donne la clé de sa «traduction» : la théorie, qui semble surgir de tout cela comme Venus d'une fosse d'aisance : «L'enfant qui ignore le vagin et l'utérus, mais connaît naturellement les fonctions digestives, se représente volontiers dans ses théories sexuelles infantiles, la naissance comme devant avoir lieu par l'anus, et le séjour du fœtus dans le corps maternel comme d'ordre intestinal. C'est un séjour de cette nature que font Pym et Peters dans les entrailles de l'île maternelle, et les explorations des abîmes rappellent d'une part — que le lecteur point ne sursaute» (il s'agit de protéger cette «sensibilité française dont nous avons parlé plus haut) — «les migrations, dans les intestins, du bol fécal auquel l'enfant, forcément, dans ses théories sexuelles anales, s'assimile; d'autre part, l'investigation sexuelle de l'enfant — qui ignore encore les différences précises des sexes — relativement à l'anatomie du corps maternel».

Nous avons là l'exemple le moins analytique pensable de l'application de la psychanalyse au texte littéraire. En effet ici la théorisation n'émerge pas de l'écoute (de la lecture, comme c'est le cas lorsque Freud lit un texte littéraire comme les trois coffrets, par exemple), et de l'interprétation dans le transfert qui n'est validée que, et uniquement que par les associations a posteriori, dans l'après-coup, de l'analysant et l'apparition d'un nouveau matériau mnésique jusque-là refoulé. Ici, au contraire, c'est la théorie qui a le premier et le dernier mot de la traduction. Bien que Freud ait insisté sur le fait que, dans chaque cas, à chaque fois, à chaque séance, toute la psychanalyse est à réinventer, que répond Marie Bonaparte? Que tout est dit et qu'il n'y a plus qu'à traduire. Le dictionnaire est prêt, il suffit d'en avoir la clé. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce genre de lecture qui fait encore des ravages dans les départements d'études littéraires qui veulent se mettre à la mode de la psychanalyse.

Le second type de lecture psychanalytique consisterait à prendre en compte le transfert, ce que les auteurs du groupe précédent ne font à aucun moment de leur «traduction», qui est ce par quoi et dans quoi l'interprétation trouve tout son poids, sa valeur symbolique.

Mais, me dira-t-on, un texte ne transfère pas sur le lecteur, fût-il analyste, et au-delà de ce qu'il dit effectivement il serait bien en peine de dire quelque chose de plus ! Quand bien même, comme dans l'un des deux textes qui suivent, repérerait-on dans le texte lu de ces termes dont la récurrence fortement marquée, la présence presque obsessionnelle, donnerait à penser qu'il s'agit de ces « points de capiton » où la parole vide de la relation imaginaire croise la chaîne signifiante refoulée, que dire de plus ? Qu'en tirer ? Rien. Car la chaîne signifiante refoulée ne surgira pas toute seule. Tout au plus, et ce n'est pas rien, peut-on effectivement demander au traducteur de repérer le caractère répétitif, redondant de ces signifiants privilégiés par l'auteur — tels ceux qui caractérisent l'Être de Beauté de Rimbaud, épinglés pour nous par Daniel Slote. On peut même lui demander, comme Ezra Pound nous en a donné l'exemple, d'en respecter dans sa traduction le rythme, la tessiture phonique. Ce serait déjà un premier geste de prise en compte effective du signifiant, sans toutefois y introduire massivement ce surplus de sens dont l'analyste n'a que faire (et dont le traducteur devrait se méfier lorsqu'il traduit de la poésie) lui qui a déjà assez de mal à mettre le sens du discours imaginaire qui lui est tenu, entre parenthèses.

Mais si l'on ne peut parler du transfert du texte, on peut, et c'est là la troisième direction que je veux évoquer ici, tenir au moins compte du transfert du lecteur à l'endroit du texte qu'il lit tout autant qu'à l'endroit de l'auteur qui est à la fois présent et absent pendant la lecture du texte qu'il a écrit et qui peut, de ce fait, mieux que quiconque, actualiser la position de l'Autre, de l'analyste ? Ce lieu d'où les signifiants du lecteur (surtout s'il est analyste et qu'il en connaît déjà quelques-uns) lui feront retour. Car ce n'est pas tant ce qu'il trouve dans le texte qu'il lit qui vaut la peine d'être retenu, ce qu'il y comprend, que ce qu'il n'y trouve pas ou, ce qui revient au même, ce qu'il trouve dans le texte mais qui, en réalité, ne s'y trouve pas. Ceci, qui risque de n'être qu'un de ces phénomènes de projection qui n'intéresserait que l'auto-analyse de notre lecteur-analyste, a toutefois un intérêt particulier dans le cas où cette projection, cet inanalysé qui lui fait retour sous les espèces de ses propres signifiants, permet l'élaboration d'un point de théorie.

C'est, me semble-t-il ce que fait Freud lorsque sa propre analyse s'appuie sur un texte littéraire tout en lui permettant d'élaborer, sous une forme mythique qui est en général la forme originelle de tout concept, un nouveau concept psychanalytique. C'est, par exemple, de cette manière qu'il élabore cette structure ternaire qu'on nomme et qu'on ne connaît encore le plus souvent que sous sa forme mythique : le complexe d'Œdipe.

C'est également de cette manière que, dans son séminaire sur le transfert, Lacan dégage la théorie de l'objet *a*, à partir d'une lecture du Banquet de Platon où il opère, si j'ose dire, par projection et, je crois, en s'identifiant à Alcibiade qui cherche à s'emparer — par l'amour — de ces agalma, ces objets qu'il pense que renferme le corps de Socrate. Ces objets ce n'est pas, on s'en souvient peut-être, Alcibiade qui s'en empare, en fait il ne cesse d'échouer malgré son charme, sa beauté, c'est Lacan, lorsqu'il en fait l'objet *a*, l'objet du désir, de sa théorisation.

Tel est, je pense, pour l'analyste, le point le plus intéressant de son rapport au texte littéraire à savoir la manière dont il peut s'appuyer sur la lecture qu'il a pu en faire pour théoriser un moment de sa démarche. C'est dans ce mouvement *ad infinitum* de la sémiose, de la conversation des signes, que leur traductibilité trouve son plus haut achèvement. Nous en donnerons ici un exemple que nous emprunterons au compte rendu anonyme qui a été fait en France de trois leçons du séminaire non publié de Jacques Lacan sur le Transfert qui portaient sur une lecture de Claudel.

F.P.